N° 834 — 3e Année. CINQ CENTIMES Mardi 13 Janvier 1891

RÉDACTION & ADMINISTRATION : ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 86 TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS ROUBAIX-TOURCOING 3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr. NORD et départements limitrophes 3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr. L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES : ANNONCES ..... 0 fr. 25 la ligne RECLAMES ..... 0 fr. 50 — FAITS DIVERS ..... 0 fr. 75 — LOCALES ..... 1 fr. 00

Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING chez le gérant du journal, 1 rue Neuve, à Roubaix ; à PARIS, à l'Agence Havas, 8 place de la Bourse, 14, et à BRUXELLES, chez MM. LAMBERT & LEHON et la HOLLANDE, 1 et 3 Vijzelstraat, à Amsterdam ; à LONDRES, à l'Agence Mitchell et Cie, 140 Cheapside.

TÉLÉPHONE

LA RENTRÉE DES CHAMBRES

La Chambre de 1889 est arrivée au second tiers de son existence normale. Elle a vécu déjà un peu et trois mois. Comment a-t-elle employé cette première période ?

Elle n'a pas commis de grosses fautes, elle n'a pas inutilement renversé des ministères, elle ne s'est pas livrée à de bruyantes querelles, elle a assuré au pays l'ordre et la paix : ce sont là assurément des mérites, mais des mérites un peu négatifs.

Si l'on voulait énumérer les actes qu'elle a accomplis, les réformer qu'elle a votées, on serait vite au bout de la liste. Si l'on cherchait la direction générale qu'elle a imprimée à notre politique, on serait fort embarrassé de la définir.

Cette Chambre a puisé dans les périls de sa naissance l'horreur de la dictature. Elle est née du scrutin d'arrondissement, par fractions et par morceaux ; elle n'a entendu parler en naissant que des misères et des hontes où la Chambre précédente avait été entraînée par les passions de groupes et les fureurs de partis.

Trois motifs, trois causes, qui l'ont empêchée de se constituer, qui lui ont inspiré une répugnance instinctive pour toute organisation méthodique.

On peut mandire la peste des groupes, l'idolâtrie des petites chapelles parlementaires ; mais, sans une organisation des partis, sans une majorité fortement constituée, le régime parlementaire tout entier devient extrêmement difficile.

Les anciens partis étaient bien usés, effrités ; ils ne se maintenaient plus depuis longtemps que par des distinctions vagues et flottantes ; ils ont perdu dans les bagarres électorales des hommes qui passaient pour leurs chefs. Comme l'organisation ancienne tombait d'elle-même, à ce moment et beaucoup à cause de cela, un coup de vent a passé à travers les fenêtres mal jointes et les portes disloquées. Tout a été mêlé et confondu, les meubles bouculés, la vaisselle cassée, et on n'a plus vu autour de soi qu'un amoncellement de choses informes, dont il est bien difficile de distinguer et de rejoindre les fragments. Qui est de la Droite ? Qui est de la Gauche ? Qui, du Centre ? Qui, des Extrêmes ? A quel siège ce dossier ? A quel pot cette anse ?

L'année 1890 a été consacrée à peu près entièrement à la discussion du budget. Cependant ce budget a été un budget de promesses plutôt que de réalisations.

La quotité, la conversion, l'impôt sur les divers revenus. la réforme des tarifs de transport, la fameuse formule générale sur la modification de l'impôt dans « un sens démocratique » : tout cela a été jeté à poignées dans le dernier budget, comme des semences dans son champ, et quand tout cela sortira, c'est alors que je voudrais bien une majorité et une commission sachant au juste ce qu'elles font et ce qu'elles veulent.

Ce serait une illusion de penser, après les événements qui ont marqué ces deux dernières années, qu'on peut reprendre la politique budgétaire et généralement la politique au point où on la avait laissée, et qu'il n'y a qu'à continuer mieux, avec plus d'adresse ou d'énergie, ce que l'on faisait.

Cette Chambre a sa tâche propre à remplir, dont elle ne paraît pas encore avoir exactement conscience. Il est permis de se demander si elle prendra possession d'elle-même, si elle saura s'affranchir assez des luttes anciennes, pour faire son œuvre. Que le doute soit encore permis là-dessus après un an passé, c'est ce qui nous tourmente.

Dans les rencontres de la guerre, ceux qui se trouvent aux prises ignorent longtemps, et jusqu'à l'heure même où tout est fini et consommé, s'il avancent ou s'ils reculent, où ils tirent et qui tire sur eux, s'ils ont le dessus ou le dessous. Un ou deux hommes exceptés, le reste combat dans les ténèbres, en plein soleil d'Austerlitz,

Il n'en est guère différemment dans les luttes de la politique. Là aussi on peut se demander souvent et longtemps : Qui gagne ? qui perd qui avance et qui rétrograde ? Et quand on le sait, il est généralement trop tard pour rien corriger.

Le grand acte de cette Chambre est qu'elle se soit poussée à la lumière, les 22 septembre et 6 octobre 1889, en renversant tous les obstacles de la plus dangereuse coalition. Cela est acquis et définitif. Ce fut un coup de salut.

Mais il n'est pas certain que la majorité ait puisé dans ces conditions de sa naissance les qualités les plus propres au gouvernement de la paix. L'éducation des combats n'est pas toujours la meilleure dans le calme qui suit la victoire. Vous avez toute l'année 1891 pour trouver et faire voir votre politique ; mais, de grâce, faites-le, car on ne l'a pas encore vue.

Hector DEPASSE.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

NOS TROUPES AU SÉNÉGAL

Saint-Louis, 11 janvier, 10 heures du matin. — Colonel Archinard a battu encore l'armée d'Ahmadou à Youri.

Youri, d'après la carte du Sénégal dressée par les capitaines Monteil et Binge, est située à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Nioro, tandis que Koriga, où a eu lieu le combat du 30 décembre, est, au contraire à 40 kilomètres, à l'ouest.

Youri a été fondé en 1887 par Magr et Quentin en 1866 et Oscar Lenz en 1880, est sur la route qui mène du Nioro au Sénégal. Il semble ainsi que la petite troupe du colonel Archinard a attaqué et battu les contingents d'Ahmadou dans leur retraite sur le Sénégal où les ramenait Ali-Boury.

Manifestation Blanquiste

Paris, 11 janvier. — Cette après-midi, à deux heures et demie, le groupe de la Coalition socialiste-révolutionnaire, s'est rendu au cimetière de Père-Lachaise pour déposer une couronne sur la tombe de Blanqui.

Le docteur Ferrand prononça un discours où il a prêché la concorde entre blanquistes.

« Je souhaite, a-t-il dit en terminant, qu'au mois de mai prochain tous les révolutionnaires, oublieux de leurs querelles, viennent manifester ici et signer un pacte d'alliance contre les exploiteurs et les assassins. »

D'autres discours ont été prononcés et accueillis par de nombreux cris de « Vive la commune ! » Le drapeau rouge avait été déployé.

L'arrestation du prétendu Padlewski

Paris, 11 janvier. — A la préfecture de police on n'a toujours aucune confirmation de la nouvelle de l'arrestation de Padlewski.

D'après des télégrammes privés reçus d'Espagne on suppose que Padlewski aurait été caché et hébergé depuis sa fuite par des anarchistes étrangers assez nombreux dans Barcelone et dans les autres centres industriels en Catalogne. Les anarchistes auraient choisi la résidence d'Olot parce qu'elle est éloignée de la voie ferrée et que les communications avec cette localité sont difficiles. Mais la police espagnole surveillait tous les étrangers suspects depuis que le signalement de Padlewski lui avait été donné par les consuls français.

Voici ce que l'on mande encore à ce sujet de Madrid : Léopold Francès (dit le français) Alias Stanislas Padlewski a été arrêté hier, 10 janvier, à 1 h. 50 m. du soir par le commissaire des douaniers à Olot, province de Gerona, petite ville montagnarde près de la frontière franco-espagnole.

Le prisonnier a été interrogé une première fois, à 11 heures, hier soir, par le juge d'instruction, à Olot. Il déclara se nommer Léopold Francès puis tout d'un coup, se reprenant, il déclara s'être trompé et se nommer Stanislas Padlewski, assassin du général Seliverstoff. Croyant se trouver en face du vrai assassin, le juge d'instruction télégraphia aussitôt en ce sens à Madrid et aux préfets de Gerona et de Barcelone.

L'homme d'abord incarcéré dans la prison communale d'Olot, fut conduit ensuite à Barcelone. C'est un homme brisé par la fatigue et la misère, à peu près de 35 ans, noir, hauteur 1m.70. Ici on ne croit plus ici à son identité avec Padlewski.

Faits Divers Télégraphiques

De nos correspondants spéciaux

UNE AGRESSION AUDACIEUSE. — Paris, 11 janvier. — Mme Hénon, âgée de vingt-deux ans, patronne d'un hôtel meublé, 28, rue Elex, à Montmartre, se trouvait seule après-midi, vers une heure et demie, dans son logement situé au rez-de-chaussée, lorsqu'un individu fit irruption dans la pièce où elle était et fermas derrière lui la porte à double tour.

Avant que Mme Hénon fut revenue de sa stupeur, l'individu se jetait sur elle, l'étourdissait d'un violent coup de poing sur la nuque, la jetait sur le lit, lui attachait les poignets avec une serviette, la bâillonnait, puis, la menaçant d'un couteau, lui criait :

— Si tu fais un mouvement, je te coupe la gorge !

Le malfaiteur ouvrit les tiroirs des meubles, s'empara d'une somme de 150 francs et s'enfuit par la fenêtre donnant sur la rue.

Ce n'est qu'une demi-heure plus tard que M. Hénon, rentrant de faire une course, aperçut sa femme étendue sur son lit.

M. Garnot, commissaire de police, a ouvert une enquête.

Mme Hénon a pu donner un signalement assez complet de son agresseur.

Nouvelles Étrangères

L'INCIDENT PARNELL

Londres, 11 janvier. — M. Parnell, accompagné de MM. Harrington, Scully, Fitz-Gerard et Redmond, a quitté Dublin, hier, se rendant à Limerick.

Environ 200 personnes s'étaient réunies sur le quai de la gare pour lui faire une ovation.

M. Parnell a pris la parole : « Je vous remercie, s'il-dit, de cette généreuse manifestation. Elle me montre que vous avez confiance comme moi dans la cause de l'Irlande, que vous pensez qu'elle est en sûreté sous votre garde, que je puis rentrer ferme dans la position prise lors des délibérations qui ont précédé la division du parti irlandais en deux groupes. J'étais alors prêt à me sacrifier et je le suis encore aujourd'hui à condition que, autant que le permet la prévoyance humaine, le sort de l'Irlande soit en sécurité et à l'abri de tout danger. Je ne puis vous en dire davantage maintenant, mais je ne doute point, mes chers compatriotes, que, quel qu'il arrive, vous resterez convaincus que j'ai toujours agi dans votre intérêt et dans l'intérêt de la nation.

Le train est parti salué par des vivats enthousiastes.

A Kildare, une manifestation semblable a eu lieu.

A l'arrêt de Monasteroven des coups ont été échangés entre parnellistes et mac-carthistes.

A Limerick, l'accueil fait à l'ancien leader a été de nouveau très chaleureux.

M. Parnell a déclaré à la foule, tout en étant tenu à la discrétion sur ses entretiens avec M. O'Brien, il pouvait dire seulement que, pour sa part, il était pleinement satisfait de ce qui s'était fait à Boulogne.

On essayait hier de faire courir à Londres le bruit que M. O'Brien s'était complètement rallié à M. Parnell et que, par suite, des discours avaient éclaté parmi les antiparnellistes.

La Crise ouvrière en Italie

Milan, 11 janvier. — L'attitude des ouvriers inoccupés devient, de nouveau menaçante. La situation se prolonge, et les subsides deviennent rares ; aussi, jeudi, au nombre de plus de 4.000, les affamés ont assiégé le comité de secours qui se tient dans la Vieille Douane. Ils ont enfoncé les portes et le caissier n'a eu que le temps de se sauver en emportant sa caisse par une sortie dérobée.

Les troubles se sont renouvelés dans l'après-midi, et l'autorité a dû envoyer sur la place des gardes de questure, des carabiniers, et même un régiment d'infanterie.

Vendredi matin, le comité impuissant à satisfaire la masse des ouvriers avec le peu d'argent existant en caisse, a donné sa démission. Le maire et le préfet ont dit aux délégués qu'ils étaient fermement décidés à maintenir et à faire respecter l'ordre public menacé par ces démonstrations tumultueuses et inutiles.

La Misère en Allemagne

Berlin, 11 janvier. — Les nouvelles de la Silésie sont toujours navrantes.

La misère est extrême dans les districts de Kalengebirge, par suite de la fermeture du bil Mac-Linley qui a fait baisser les salaires.

Le nombre des ouvriers sans travail augmente de plus en plus.

La famine et le typhus font de nombreuses victimes dans plusieurs villages du territoire du duc de Ratibor et dans les domaines d'autres nobles.

Le gouvernement ne fera rien pour diminuer les souffrances de milliers d'ouvriers avant de connaître le résultat de l'enquête.

De nombreuses pétitions arrivent tous les jours au palais impérial.

Les pasteurs protestants des districts de la Silésie font appel à la charité publique.

MANŒUVRE ITALIENNE

Tunis, 11 janvier. — Le *Courrier de Naples* et la *Gazette de Turin* se font télégraphier qu'on aurait reçu à Tunis des nouvelles graves de Tripoli. A la suite de nomination de magistrats musulmans impopulaires par l'autorité turque, une vive agitation régnerait parmi les habitants. Les patrouilles sauraient été doublées dans les rues pour maintenir l'ordre. La population exaspérée demanderait l'annexion de Tripoli à l'Italie ou à la France.

C'est encore là une manœuvre de la presse italienne, car une dépêche de Tripoli nous annonce, en effet, que la tranquillité est complète dans cette ville, et que la population indigène n'a pas manifesté l'annexion de la Tripolitaine à une puissance étrangère.

LE CRIME DE VINCENNES

Arrestation de l'Assassin

Nous avons annoncé hier dans nos *Faits Divers Télégraphiques* que la police avait arrêté l'assassin de Vincennes, la vieille dévote de Vincennes et que cet assassin n'était autre que la voisine de la victime, la femme Barbier.

Tout le mérite de cette arrestation revient au brigadier de la sûreté Barbaste.

L'attitude de la femme Barbier avait semblé, lors le premier jour, suspecte aux magistrats et aux agents chargés de l'enquête. Cette personne, un peu détraquée, avait désigné comme étant l'assassin probable de Mme Baxire, un petit vieux des Batignolles, M. P..... qui n'eut pas de peine à démontrer son innocence.

Et puis certains détails bizarres, relevés aux cours des constatations judiciaires, tels que les deux meubles placés sur le cadavre de la victime et la présence de ses bijoux dans sa chambre à coucher, avaient donné à penser que le crime n'avait pas été commis par un vulgaire malfaiteur, mais par une personne maniaque qui avait agi sous l'empire d'une idée fixe, dans un accès de colère ou dans un coup de folie.

Les locataires de la maison avaient représenté la femme Barbier comme parfaitement capable d'avoir tué sa voisine, dont les pratiques religieuses et les manies de vieille dévote l'exaspéraient. La femme Barbier se plaignait également du bruit que Mme Baxire faisait sans cesse au-dessus de sa tête, principalement la nuit, quand elle traînait des meubles dans sa chambre, au retour d'une cérémonie d'adoration du Saint Sacrement ou d'une retraite quelconque à l'église de Vincennes.

Pendant trois jours, la femme Barbier chercha à égarer la justice, et pendant trois jours également, elle fut soumise à une surveillance spéciale. Mais comment arriver à établir sa culpabilité ? Samedi après-midi, on tenta un grand coup. En l'absence de la femme Barbier, le brigadier Barbaste fit une perquisition chez elle et découvrit, sous le lit, la pendule de Mme Baxire, le seul objet qui ait été dérobé à la victime.

Lorsqu'elle rentra, Mme Barbier fut aussitôt mise en état d'arrestation. Elle ne put expliquer d'une façon plausible la présence de la pendule sous son lit, et, après quelques tergiversations, elle raconta que c'était elle qui avait étranglé Mme Baxire.

— Mais pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-on à la femme Barbier.

— Pourquoi ? Eh bien ! elle m'embêtait avec son bon Dieu. Et puis, comme cela, elle ira plutôt en paradis.

— Pourquoi aussi lui avez-vous mis des cailloux sur le dos quand elle a été morte ?

— Pour qu'elle ne remue plus. Vous comprenez, elle m'avait déjà bien assez empêché de dormir, je ne suis dit comme cela elle restera tranquille.

— Et la pendule, pourquoi l'avez-vous emportée ?

— La pendule ? si vous saviez comme elle y tenait, comme après son bon Dieu, elle n'aimait que cela. Je l'ai prise pour la faire enterrer.

La femme Barbier a été écrouée au Dépôt dans la soirée. Elle est âgée de soixante ans.

Comme elle ne paraît pas jouir de la plénitude de ses facultés mentales, elle sera probablement envoyée par le juge d'instruction dans un asile d'aliénés.

LE DRAME DE VILLE-D'AVRAY

On n'a pas oublié ce drame sanglant, dans lequel le jeune Pierre de Vladimizof tua Mme Dida, le 29 septembre dernier, à Ville-d'Avray.

Après une longue instruction, pendant laquelle on a entendu de nombreux témoins, le dossier de l'affaire a pu être définitivement constitué le 27 décembre et transmis à la chambre des mises en accusation.

Pierre de Vladimizof paraît avoir la plus grande confiance dans la clémence du jury. Il passe tout son temps à préparer sa défense qu'il a l'intention de porter lui-même devant ses juges.

A cet effet, il fait, par écrit, un relevé exact des circonstances qui ont précédé et suivi le drame. Il demande aussi quelquefois des livres de la bibliothèque de la prison.

Tous les deux jours, il reçoit la visite de sa mère et de sa sœur qui s'entretiennent longuement avec lui. L'étroite surveillance des gardiens lui paraît très pénible.

Il continue à recevoir ses repas du dehors.

Son défenseur, Me Demange, vient le voir fréquemment.

La famille de Mme Dida se porte partie civile. C'est Me Gerville-Réache qui soutiendra sa demande d'un franc de dommages-intérêts.

En raison du nombre considérable de témoins à entendre, on s'attend à ce que les débats occupent deux audiences.

Eyraud à la Roquette

Le condamné refuse absolument de jeûner ; il lit beaucoup dans la journée, depuis quelques jours surtout, car il a à peu près terminé son mémoire de défense pour le procès procès qu'il croit avoir à affronter (affaire Breuil).

Il cause peu on point et, parfois, au cours d'une conversation, il semble tout-à-coup, avoir perdu le fil de ses idées ; brusquement il se tait, ne répond plus et demeure quelques instants absolument étranger à ce qui l'entoure, l'œil fixe, le regard vague.

Puis, l'accès passé, la causerie reprend.

Après avoir paru faire beaucoup de fond sur le cas de cessation qu'invoque son défenseur, il a subitement perdu tout espoir de se voir renvoyer devant une autre cour d'assises.

Et son état physique s'en est ressenti.

Eyraud avait perdu tout appétit, et ses gardiens ont trouvé un moyen de le secouer un peu.

Ils lui ont fait connaître que celle qui, il y a quelques jours encore, portait son nom, avait, malgré sa terrible situation, couru chez les jurés, implorant et obtenant de beaucoup d'entre eux une signature de recours en grâce.

Ainsi les gardiens lui ont remonté le moral en lui donnant l'assurance que cette supplique revêtue des signatures des jurés avait favorablement accueillie de M. Carnot et que sa peine serait commuée.

Eyraud chez lequel le sentiment de la famille paraît avoir survivu, a profondément abondamment en apprenant les démarches de celle qui fut sa femme. Il a vivement remercié ses gardiens et a demandé ce qu'étaient devenues sa femme et sa fille.

Gabrielle Bompard en prison

A son arrivée à la prison de Nanterre, Gabrielle Bompard a éprouvé de grandes déceptions.

Là, on n'a pas d'égard pour la complice d'Eyraud ; à Saint-Lazare, elle portait encore son costume de ville, mais, à Nanterre, elle a dû revêtir l'uniforme des détenues, c'est-à-dire la robe noire, le fichu blanc et le bonnet blanc.

Or, elle ne se trouve pas jolie dans son nouvel accoutrement.

Le premier jour, elle a songé à chercher la distraction dans le travail et a demandé à faire de la couture. Au bout d'une heure, son pâlmel voisge reprenait le dessus et elle voulait faire autre chose.

Maintenant, elle reste dans sa cellule et refuse de sortir dans le préau où ses compagnes font leur promenade quotidienne. Morne, plongée dans ses tristes pensées, elle se contente de pleurer, refusant les consolations des surveillants. Elle mange très peu et on craint même qu'elle ne veuille se laisser mourir de faim.

Un frère qui venge sa sœur séduite

On télégraphie d'Angoulême :

« Un drame qui reste entouré d'un certain mystère vient de jeter l'émoi dans le monde du palais à Confolens.

M. Artheguiet, jeune avocat de vingt-cinq ans, récemment installé dans cette ville, a été assassiné vendredi dans les circonstances suivantes :

Le train de Bordeaux, qui arrive à Confolens à huit heures du soir, amenait, jeudi, un sieur Laroche, employé de commerce, qui descendit à l'Hôtel Chaboussant où il passa la nuit. Le lendemain matin, Laroche se fit indiquer le domicile de M. Artheguiet, s'y rendit et fut bientôt introduit dans son cabinet.

Que se passa-t-il entre les deux hommes ? On l'ignore. Quelques instants après, Laroche se présentait à la porte du passeur de gendarmerie et déclarait qu'il venait de tuer M. Artheguiet à l'aide de son revolver.

On devine l'émotion soulevée par cette nouvelle. M. Artheguiet, bien connu et nouvellement à Confolens, y jouissait de la plus haute estime ; il était appelé à un très bel avenir. Il vivait modestement avec sa vieille mère et sa jeune frère de quinze ans. On ne lui connaissait pas d'ennemi.

Le procureur de la République, prévenu, se transporta au domicile de la victime qu'il trouva au milieu de son cabinet, la tête fracassée par une balle, gisant dans une mare de sang.

Interrogé, Laroche a déclaré que le mobile du crime était la vengeance. M. Artheguiet, alors qu'il faisait son droit à Bordeaux, aurait noué des relations intimes avec sa sœur, âgée de vingt-deux ans aujourd'hui. Il l'aurait séduite et le frère aurait appris, en même temps que la faute, la grossesse de cette malheureuse. Fin de désespoir, il serait accouru à Confolens pour demander au jeune avocat d'épouser celle qu'il avait déshonorée. C'est sur le refus hautain de celui-ci qu'il aurait fait justice.

L'instruction démontrera ce qu'il y a de vrai dans ces allégations. L'état de M. Artheguiet est désespéré. Bien qu'il n'ait pas encore succombé à son blessure, les médecins ne conservent aucun espoir de le sauver.

Fraction de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing 97

Mortes et Vivantes

DEUXIEME PARTIE

LES FILLES

Elle avait froid en pensant à l'eau qui coule dans la Seine, à la hauteur des tours Notre-Dame, au charbon des asphyxiées.

Ce genre de mort lui répugnait.

Et fermement elle était résolue à mourir.

La pensée de se retrouver en face du comte de Vaunoise lui était insupportable. Celle de revoir la comtesse qui, le matin, lui avait osé son père et de rougir devant eux l'épouvantait.

Et puis, elle ne tenait pas à la vie.

La vie lui déplaisait.

Elle en avait le dégoût depuis des années déjà.

Elle avait regretté cent fois que le pêcheur du Danube se fût trouvé près d'elle pour l'empêcher de se noyer.

Bien souvent elle avait eu l'idée de renouveler sa tentative ; mais la pensée de laisser Lorenza seule et pauvre la retenait.

Enfin elle croyait avoir trouvé le moyen de tout concilier et s'y arrêtait sans faiblesse.

Mais pour ses projets, elle avait besoin de la nuit, et le soir était loin encore.

Les deux sœurs allèrent ensemble faire un tour au bois de Boulogne.

Elles ne se cachaient pas.

N'est-ce pas souvent le meilleur moyen de n'être pas vu ?

Pendant que Dambert et la comtesse, éperdus, les cherchaient de tous côtés en fouillant Paris, l'Eden, le Nouveau-Cirque, tous les endroits, en un mot, où ils supposaient avoir chance de les rencontrer, les manquant de quelques minutes et poursuivant leur course, elles se promenaient, tranquilles en apparence, à droite ou à gauche, mais invisibles pour eux.

— Tu sais, dit Lorenza à sa sœur, je serai obligée de renoncer à mes exercices avec Gomès...

— Pourquoi ?

— Il devient impossible.

— Toujours jaloux ?

— Comme un tigre. Il a bien tort, le malheureux. Je ne l'aime pas, mais je n'aime pas mieux les autres. Je n'aime que toi, Giovanna.

— Quitte-le.

— Il faudrait le pouvoir.

— Tu le pourras dans quelques jours.

— Comment ?

— Je te le dirai. Alors tu seras tranquille et libre, ma Renza, et je me tromperais.

Elles dînèrent de bonne heure, toujours avec aussi peu de mystère, dans un grand restaurant des Champs-Elysées, sur une terrasse. Les passants les arrêtaient devant elles.

Quelques-uns les reconnaissaient.

On disait avec des cuillades à leur adresse :

— C'est la Rosélli et Renza... les deux sœurs. Elles font courir tout Paris.

Et on vantait sans gêne leurs traits, leur tournure.

Elles étaient belles en effet, Giovanna surtout, belles comme des filles de race, pleines toutes deux de force et de santé, riches d'années et d'avenir.

Vers sept heures et demie, elles se quittèrent. La danseuse dit à Lorenza :

— Tu vas aller rue Saint-Augustin. Tu le peux, toi. Tu diras à Giuseppe de porter à l'Eden ce qu'il me faut... Elle saura bien... Demain, nous verrons à changer d'appartement...

Elle embrassa sa sœur avec effusion sans prononcer d'autres paroles, et elles se séparèrent à regret.

Elles ne devaient plus se revoir.

Lorsque Renza fut à quelques pas de là, elle se retourna et Giovanna lui envoya un baiser de la main en souriant de sourire.

Puis elle soupira longuement.

Elle avait besoin de courage.

— Penser que j'aurais pu m'endormir tranquillement, presque sans souffrir, et qu'il faut me résigner à cette torture !

Elle entra dans un café près des Champs-Elysées, au coin de l'avenue de Matignon, se fit servir un verre de liqueur et demandaque qu'il faut pour écrire.

La première de ces lettres était adressée à M. Davidson, au château des Tilleuls, à Courbevoie.

« Monsieur,

» Ma vie n'a été qu'un long supplice.

» Lorenza vous le racontera. Moi je n'en aurais pas le courage.

» Je vous la recommande.

» Si vous êtes mon père, comme vous me l'avez dit, vous l'aimerez en souvenir de moi vous reporterez sur elle la tendresse que vous auriez pour votre malheureuse fille.

» Je vous en supplie et vous écouterez ma dernière prière.

» Nous ne nous reverrons plus.

» Vous comprendrez les motifs de ma résolution.

» Il est des peines qu'on n'oublie pas et qui deviennent plus cuisantes avec le temps.

« Ma mère aurait peut-être le cœur assez noble pour me pardonner.

« Moi, je ne pardonne pas.

» J'échappe donc au remords en renonçant à la vie.

» Quand vous recevrez cette lettre, vous pourrez venir me prendre à la Morgue.

» Je serai étendue sur ces dalles froides qui m'ont fait horreur, il y a quelques jours, quand je les ai visitées, conduite par un instinct mystérieux, puisqu'elles devaient être ma dernière couche.

» J'ai dit alors qu'elles étaient le refuge des enfants perdus, comme moi.

» Je ne savais pas justifier sitôt cette affreuse pensée.

« Adieu, monsieur ! Je n'ose dire : adieu, mon père ! Vous aurez peut-être l'idée de me mépriser et de me maudire.

» Dites à ma mère qu'elle me pardonne !

» Et pardonnez-moi vous-même en souvenir d'une jeunesse dont rien ne peut vous exprimer l'horreur.

» GIOVANNA.

» Je vous recommande aussi ce pauvre Rosso. Il nous a épargné autant de misère qu'il a pu. Ce fut peu sans doute.

» Mais l'obole qui tombe de la main d'un pauvre comme lui ne vaut-elle pas toutes les aumônes des riches ?»

La seconde lettre était pour sa sœur.

« Ma Renza,

» Je ne t'aurais pas quittée, mais je te laisse libre et heureuse. Mon compte est fait.

» Tu auras du chagrin d'abord de ma résolution.

» Mais tu comprendras plus tard que je ne pouvais faire autrement.

» J'ai bien réfléchi.

» La vie désormais me serait insupportable.

» Si ma mère et mon père devaient s'attacher à moi, ils t'aimeront en souvenir de leur fille et tu seras la sœur de cette autre moi-même que j'ai vue un jour et qui m'a tant frappée.

« Adieu, ma Renza.

» J'ai bien peur de cette mort que je vais affronter dans un instant, mais tu me fois déjà nous l'avons désirée, tant de fois nous l'avons vue de près que c'est presque pour nous une ancienne connaissance.

» Adieu encore une fois.

» C'est toi surtout qu'il m'en coûte de quitter, toi la compagne si dévouée et si tendre de toute ma vie.

« Je ne te verrai plus et j'emporte avec moi ce regret dans la tombe, humide et froide, où je vais me coucher.

« Un dernier baiser.

» TE GIOVANNA. »

Elle arrêta un fiacre qui passait :

— Place Notre-Dame, dit-elle.

A huit heures et demie elle y arriva.

Le fiacre avait marché grand train.

D'ordinaire ils ne sont pas si rapides.

Le cheval était bon et l'homme avait une bonne figure.

— Cocher, dit Giovanna, en combien de temps pouvez-vous être à Courbevoie ?

— Où ça ?

— Au château des Tilleuls.

— Connu. Trois quarts d'heure, au plus.

— Et la lettre ?

— Pour un étranger, M. Davidson. Vous me promettez de la remettre ?

— A l'instant.

— Allez donc.

— Il n'y a pas de réponse ?

— Peut-être... vous verrez.

— Et, où vous la remettre ?

— On vous le dira. Merci !

Le fiacre partit.

Puis la malheureuse chercha un commissionnaire.

Il lui fallut aller jusqu'au boulevard Saint-Germain pour en trouver un.

Elle voulait vider ses poches dans la main de cet homme, mais elle eut peur d'éveiller l'attention.

Elle lui donna dix francs et la lettre pour Lorenza.

— Au Nouveau-Cirque, dit-elle. Vous ne remettrez ce billet qu'entre les mains de ma sœur.

— Bien, madame.

Alors elle se sentit vraiment libre.

Les derniers liens qui l'attachaient à la terre étaient brisés.

Elle revint à Notre-Dame, s'agenouilla dans l'ombre de la grande nef et ne se releva qu'à la voix des gardiens, qui faisaient une ronde en criant :

— On ferme !

Elle sortit, gagna la pointe de la Cité, suivit le pont dans toute sa longueur, en regardant avec effroi les eaux noires qui coulaient en se frisant contre les piles, et tout à coup, ne voyant personne, elle enjambe le parapet et se jeta dans le vide.

Deux hommes debout à l'avant d'une péniche amarrée au quai d'Orléans virent les deux robes noires, se mirent à sa poursuite en jetant ce cri lugubre :

— Une femme à l'eau !

Un quart d'heure après, ils l'apportaient au poste de secours.

On essaya de la rappeler à la vie, mais au bout de quelques instants les gardiens y renoncèrent en disant :

— Elle est morte ! c'est dommage. Quelle belle fille !

Combien de fois elle avait entendu cette exclamation !

Elle ne l'entendait plus.

Elle portait de magnifiques bijoux et elle avait de l'or plein ses poches.

Mais on ne trouva point de nom.

Elle avait calculé juste.

A dix heures elle était étendue sur les dalles du lugubre monument.

La Morgue !

XXII

LE DERNIER COUP

Le cocher chargé de la lettre de Giovanna pour Georges Dambert était parti à toute vitesse.

Pour une course payée deux louis un cheval de fiacre galopersit sur trois pattes.

Il accomplit son parcours avec une surprenante rapidité.

Seulement il trouva la maison vide.

Pendant qu'il reprenait haleine, le maître, qu'il attendait dans l'antichambre, était venu subaine, arriva à son tour à fond de train.

Dambert était à bout de courage. Tous ses efforts avaient été vains.

On voit de ces fatalités.

Cherchant un ami dans le fouillis d'une grande ville, il passera à dix pas et ne vous verra pas.

Essayez de l'éviter, il se trouvera nez à nez avec vous au moment critique.

La Rosélli n'avait pas qu'une minute à l'Eden, où elle avait semblé aussi calme que les autres jours. On comptait sur elle pour la représentation du soir.

Rien en elle ne faisait pressentir une catastrophe.

Au dernier moment, Dambert avait couru à la rue Saint-Augustin et, malgré sa répugnance à entrer dans cet appartement de honte, il s'y était rencontré avec Lorenza.

Lorenza lui avait raconté sa journée.

Elle venait de quitter celle qu'elle appelait toujours sa sœur.

Le père lui expliqua ses anxiétés, ses doutes.

(*A suivre.*) CHARLES MÉROUVEL.